

Dominique Drouin

.*.

Momo le dur

Nouvelle

Demain je recommence. Moins négligent, plus vigilant et mieux organisé. Avec intelligence et stratégie. Un coup comme celui-là, ça se prépare, ça se prémédite !.. Je vais tenter d'embringuer Momo. Il faudra le convaincre, mais il sera partant. À deux, on fait harde contre les loups. Le pas qui me rapproche de notre tanière, je l'active pour fuir mon échec et ma honte, mais demain, je recommencerai ; avec mon pote Momo, mon acolyte, mon complice. Que je sortirai un temps de son hébétude.

Ensemble, on va figoler un plan, et hop, bien mérité, on l'emportera notre lot ! On ira le siffler entre potes, pour agrémentez cette misère qui nous pend si long au nez en cet hiver glacial.

Voilà, j'arrive et ma honte se volatilise. Par-delà le lac, insuffisamment gelé, j'aperçois déjà la clairière où nous gîtons : sur elle, tout l'hiver, plane une fumée froide ; comme un chien puant, cette odeur de bois et de détritrus brûlés vient à ma rencontre. Elle est le marqueur olfactif de notre camp tant elle en imprègne la terre.

La luminescence orange sale du ciel couvert me suffit à voir. Délaissant les chemins pour l'humus qui croustille et me titille l'estomac vide, je contourne le lac. Je marche toujours de bons pas. Il est rare que je me retourne sur eux. Comment je suis « descendu si bas », comme ils disent, je ne le sais pas. Des fois, j'y pense et je me rends compte que je n'ai pas souvenir d'avoir suivi tout le chemin qui m'y a mené. Etudiant brillant, courtisé par un quotidien prestigieux où très tôt j'imposai ma plume, voué à une belle carrière de journaliste, après quelques années pourtant, je descendis les échelons. De mon propre chef (au grand dam de l'autre qui, du coup, ne le fut plus), j'entrai en fonction sur un poste peu apprécié. Puis enchaîna sur un autre qui l'était encore moins. Mais je ne tombais pas : je descendais, palier par palier, cercle après cercle. Mes journées passaient dans un travail répétitif qui m'allait bien. N'ayant plus à rendre compte de l'actualité, je menais une vie primitive où demain valait aujourd'hui. Je finis

par me dissoudre dans ce temps cyclique. Et je descendis encore, oui, mais sans aide, sans vigile ; je tombai, donc. Je restai en bas, dans le noir, à palper longtemps des parois sans portes.

Si je suis remonté, tout ce que j'ai fait depuis, je l'ai voulu ! Et dans ce que j'ai voulu, il n'était pas question de rebondir, ni qu'on me fasse la plus courte échelle sociale. Non. Plutôt rester à côté, libre, et parasiter les circuits, vivre d'infimes expédients, tels je formulais mes choix... Sans regrets. Sans aigreurs autres que celles suscitées par des mésaventures comme celle de cet après-midi, mais demain, je récidive, qu'est-ce que je risque ? Au fond, pas de chute possible !...

Le plus proche voisin de notre repaire – un vieil ours isolé – fait collection de bidons de fer-blanc dont il a entouré son petit lopin. Le vieil ours fait main basse sur eux, vidés de leur huile, avant leur déblaiement devant les restaurants. Dans la nuit, jaillissant de flammes qui s'y reflètent, ces bidons brillent divinement. J'en contourne le cercle. Comme la misère elle-même suscite la concurrence, de temps en temps, nous lui en chapardons quelques-uns pour remplacer nos braseros ; il résiste mais nous sommes deux : ça fait un tintamarre dans le bois, ces batailles de bidons qui sonnent comme des cloches sans religion ! Ce soir, il veille sous une bâche noire, cerné de ses flammes, assis avec aplomb sur une énorme pile de vieux journaux.

Le froid qui nous étreint, il faut l'empêcher de nous éteindre ; il nous faut lutter contre la tentation d'hiberner. Les jours n'ont plus de nom. Chaque jour, nous réitérons simplement ce par quoi nous avons survécu la veille. On pousse les jours, qui n'ont plus de couleur propre sauf le dimanche que nous signalent les promeneurs, plus nombreux, mais qui respectent toujours nos terres. Notre dignité est dans notre seule liberté – celle notamment de mépriser la leur, de dignité. C'est ce dont il me faut convaincre régulièrement Momo, qui s'accroche un moment avant de retomber dans sa prostration. Lui, c'est à son beau duffel coat de laine noire et à son pantalon assorti qu'il s'accroche : des reliques de son ancienne vie encore ensachées dans leur emballage de pressing. Il les conserve comme viatique pour un retour espéré à la vie normale.

La première fois que je le vis, c'était debout sur un trottoir, figé dos au mur d'un immeuble bourgeois, bras serrés contre le corps, l'avant-bras gauche tendu à l'horizontale et la main en retrait dans la manche de ce manteau à quoi sa propre raideur donnait l'aspect cartonnable d'une chrysalide. Mais la larve était morte dedans. Il était comme recueilli dans sa honte.

Trop souvent, il a la dent dure, des mots durs qu'il retourne contre lui. Et je ne parviens à le dérider un peu que par des sobriquets infantiles : Momo, le dur ! Momo les mots durs ! lui crié-je alors dans la nuit, que l'air glacé et les troncs nus nous renvoient en échos. On discute, j'argumente, on bataille, il a toujours à redire. Et dès que je suggère d'user de ses beaux habits pour le bien commun, il se cabre, et m'assène que rien n'y fait : on a beau se porter beau, quelque chose détonne et dénote la misère sous l'habit. Ça déconne toujours quelque part, dit-il – je pense qu'il a raison, sans l'admettre devant lui – et sous la fausse robe d'agneau, ce sont nos poils de chiens galeux qu'on voit dépasser.

C'est un fait que notre duo est polarisé, et, jusque dans la misère, je vis dans une sorte de sereine légèreté quand il semble, lui, plombé par la honte. C'est ce qui entretient notre attractivité réciproque ; notre symbiose.

Par solidarité, par bête nécessité d'entraide, nous nous sommes associés. Mendiant d'abord chacun de son côté, nous avons mutualisé nos techniques et, partagée, l'aumône nous a vite permis des économies d'échelle. Mais quand la manche ne paie plus, il faut y aller à la poche. Les journées de disette, celles dédiées aux larcins, Momo, généralement, se défile et dort. Moi, ça ne me fait pas froid aux yeux, et je bois la honte sans m'y noyer. En fin d'après-midi, donc, je me suis fait prendre la main dans le sac, comme un bleu. Ma gabardine jaune crasse et mon treillis gras sont des alliés quand je me tiens assis sur le trottoir derrière une sébile de fortune. Mais ces atours me dénoncent dès que j'entre dans un commerce, fût-il la supérette la moins chic. Avec trop d'assurance, en enquilleur présomptueux, je m'y suis servi. La bouteille, mal logée dans une poche intérieure, faisait sur ma cuisse une bosse incongrue que je ne croyais visible qu'en plongée... Je n'ai pas insisté, je l'ai rendue, et j'en fus quitte pour un sermon dont la véhémence se brisait sur la répulsive misère de mes hardes. Mais demain, je recommence. Avec un plan et plus de finesse. Avec un peu d'organisation, ça ira. Avec ou sans Momo. J'aimerais mieux avec.

Pendant que je pisse sur l'humus gelé qui crépite, j'ébauche déjà un plan d'attaque ; avec Momo on le mettra bien à plat. Je vais encore lui proposer de travailler avec ses beaux habits. Il va tiquer, je le sais, mais je lui montrerai qu'on ne va pas pouvoir se contenter de l'ivresse du froid – dont il m'arrive pourtant de tirer plaisir, parfois. J'insisterai : travailler, lui dirai-je, il s'agira de travailler. À l'intérieur, dans la doublure de son manteau sombre, nous ménagerons de larges poches invisibles et bien cousues. Puis, séparément, nous entrerons dans la supérette, lui sapé comme un bourgeois, moi dans ces mêmes oripeaux. Pendant que je ferai diversion – tous les yeux seront forcément braqués sur moi –, il déambulera entre les rayons et garnira ses poches secrètes. Il lui faudra un peu

d'adresse, de l'aisance – ça, il faut qu'on le mette au point et qu'il s'entraîne – mais il sortira sans encombres, dignement dans son beau manteau garni, et je lui emboîterai le pas peu après, mes poches vides.

Arrivé à notre campement de bâches en plastique, je hèle Momo. La terre est noire de nuit et grasse de la suie que laissent nos braseros crevés, qu'aplatissent nos pas. Cette noirceur qui est comme le suint même de nos vies, il n'y a que la neige pour nous en donner le riant négatif, que le gel, par là-dessus, pellicule d'une croûte, seule à donner forme dure à notre camp.

Nous survivons là, sous ces bâches où certaines nuits de grand froid, l'air vampirise notre chaleur. Seules blancheurs persistantes : je reconnais les chaises en plastique rafistolées sur lesquelles, l'été, nous trônons comme des rois, régnant sur notre campement de bâches bleues et vertes, chantant parfois à couvrir les chants d'oiseaux et l'incessante rumeur automobile qui cerne le bois, tonitruant sans grâce aucune :

*Ce n'est pas le bois de Vincennes,
Mais c'est bien joli tout de même...*

Pour m'y engouffrer, je soulève un pan de bâche rêche qui blesse mes mains gelées. Momo est là, sa forme devinée dans un sac de couchage durci. Je le hèle à nouveau. Je tente de donner corps à la forme emmitouflée, à tâtons dans la nuit glaciale. Sous le duvet ciré de crasse, ma main bute sur un corps dur, raide, plus froid que la nuit...

Tant pis. Demain, comme aujourd'hui, ce sera sans lui.



Dominique Drouin
www.scriptosum.fr